

# L'ÉGALITÉ

## Revue Politique et Littéraire

*Placer au-dessus de toute préoccupation personnelle  
le souci de la sincérité et de la justice. (Cic d'Haussonville)*

Editeur et Rédacteur en chef, WILFRID GASCON

Bureaux à ST-JEROME, Terrebonne, P. Q. Place du Marché. Tel. 35

### LE SÉNAT

Faut-il licencier le Sénat ou se borner à changer son mode de recrutement ?

Certes, après la nouvelle preuve que cette assemblée irresponsable vient de donner au pays de sa résolution de contrecarrer les Communes, en modifiant, comme il vient de le faire, le projet de loi électorale présenté par le gouvernement, on ne peut s'empêcher de répondre : « Il faut absolument que l'un ou l'autre se fasse ; la coupe est pleine. »

C'est une mesure populaire que le Sénat vient de tuer. Il n'y a pas un seul village dans toute la confédération qui ne verrait avec plaisir et confiance son conseil municipal chargé de nouveau de dresser et de reviser lui-même la liste des électeurs de la municipalité.

Dans les affaires du Drummond et du Yukon, le Sénat pouvait trouver un prétexte, honnête ou non, pour tromper le gros public sur le mobile véritable qui le faisait agir. A la rigueur, le bon peuple, qui ne voit généralement que du feu au fond de toutes ces transactions, pouvait facilement s'abuser sur la vertu plus ou moins farouche de ces messieurs du Sénat, et, plutôt que de se casser la tête à comprendre, il était tout prêt à jeter sa langue aux chiens.

Mais déjà, pour le bill du Yukon, on a commencé à dresser les oreilles. On ne voyait pas bien pourquoi le gouvernement était si blâmable de faire payer au Yukon seul le prix d'un chemin de fer qui devait profiter à tout le pays. Les provinces organisées ne devaient contribuer pour un seul dollar au coût de ce chemin dont le gouvernement assurait la construction moyennant une concession de terrains dont l'étendue n'arrivait pas au vingt-cinquième de toute la région minière du Klondyke. Le Sénat étouffa pourtant le projet du gouvernement approuvé par les Communes, sous prétexte que la concession était trop considérable, et pour d'autres raisons tout aussi futiles. Trop considérable, la concession de rochers et de creeks dont on ne connaîtrait la valeur qu'après l'avoir exploitée ! Mais tous les risques étaient du côté des entrepreneurs du chemin dont l'œuvre resterait pour la richesse du pays et la sécurité des mineurs ! Voilà ce qu'on se disait dans le public honnête et raisonneur.

Pour le rejet de la loi électorale inscrite au programme des libéraux bien avant les élections, et que le Canada a approuvé, il n'y a pas d'excuses possibles. La seule explication qu'il faille donner à l'attitude du Sénat, c'est qu'on y est déterminé à embarrasser le cabinet libéral par tous les moyens, même au prix d'une

lutte avec le peuple qui a déjà versé son sang pour ses libertés politiques et civiles.

Le Sénat ne pouvait pas mieux faire le jeu de ceux qui réclament depuis longtemps sa tête.

Et nous sommes de ces derniers, car nous voyons dans l'abolition du Sénat un prétexte à la révision de la constitution qui mettrait les provinces dans une indépendance plus grande du pouvoir fédéral, en faisant de celles-ci des Etats véritablement autonomes et libres.

Notre idéal se figure une confédération dans laquelle les états unis et en particulier le bas Canada, seraient maîtres absolus de leurs destinées et capables de rompre le lien qui les rattache entre eux, et cela quand ils le voudront, sans secousse, sans commotion dangereuse, sans catastrophes, sans guerres fratricides.

Une simple union douanière, croyons-nous, accomplirait cet idéal. Dans tous les cas, c'est une question qui mérite d'être étudiée concurremment avec celle de l'abolition du Sénat.

## L'ESPAGNE ET CUBA

Je ne m'explique pas du tout sur quoi l'on se fonde pour prêter aux Américains les plus noirs desseins à propos de leur intervention en faveur de Cuba.

Je ne nie pas qu'il se puisse faire que leurs vues ne soient pas uniquement désintéressées. Mais enfin il me semble un peu téméraire de l'affirmer. L'on pourrait, tout au moins, réserver ces mauvais jugements et ces insinuations très suspectes jusqu'au jour où, Cuba délivrée de l'oppression espagnole, les Etats-Unis se trouveront en état de faire connaître leur générosité.

Serait-ce, par hasard qu'on ne comprendrait plus, en France, que l'humanité seule puisse soulever l'indignation d'un peuple sous les yeux duquel on en égorge un autre ?

Tous les organes de toutes les réactions ont ont jeté le feu et la flamme et soutenu la sainteté du droit de l'Espagne. Naturellement, on

a mobilisé le bataillon sacré des clichés héroïques.

*Le droit des gens, l'immixtion étrangère, et les plus vainqueurs : l'honneur de l'armée, la dignité espagnole, la noble exaspération d'une nation provoquée, le défi au patriotisme.* L'on en aurait trouvé d'autres, si les délais de l'ultimatum avaient été moins courts.

L'on serait plus embarrassé de fournir une seule justification aux barbaries des Espagnols qu'une panerée de ces claironnantes niaiseries ; et à l'Espagne s'ajuste particulièrement l'observation de Pascal, qu'il est plus aisé de trouver des moines que des raisons.

L'on se demande à quel titre ou si c'est pour se moquer que l'Espagne invoque le droit des gens : on croirait plutôt à une raillerie. N'a-t-on pas assuré que les Cubains, comme la femme de Sganarelle, allaient tomber sur l'étranger assez impertinent pour prétendre empêcher les mères patries d'assassiner leurs enfants ?

Si le droit des gens est le droit des individus et des peuples, en dehors de toute convention particulière, de ne subir aucune violence, aucune violence, aucune molestation, l'Espagne est singulièrement placée pour s'en réclamer.

Le principe même des possessions coloniales est déjà contraire au droit des gens. L'on conçoit mal qu'un peuple puisse imposer ses lois à un autre peuple vivant à des milliers de lieues de son ciel, sous prétexte qu'il y a quelques générations ou quelques siècles ses nationaux s'y installèrent victorieusement.

Et si l'on reconnaît universellement cette étrange théorie des possessions coloniales, encore ne peut-on la rendre supportable qu'en l'établissant sur des liens de fraternité entre la métropole et la colonie.

Mais soutenir que la métropole a le droit d'user à discrétion de la liberté, des biens et de la vie de ses sujets coloniaux, est une idée qui répugne à la conscience la plus primitive.

Qu'a fait l'Espagne de ses colonies ? Exactement des champs de meurtre et de rapines. Ce que peuvent faire des sauvages d'un territoire livré à leur sauvagerie.

Car il faut être aussi peu informé de l'état moral et social de la péninsule que des régions polaires, pour compter l'Espagne au nombre des nations civilisées.

Depuis cinq cents ans ce territoire, aussi grand que la France et d'un sol plus riche encore, n'a produit ni une œuvre ni une idée.

Le brave et malheureux peuple espagnol est rongé par deux ulcères, le cléricalisme et le militarisme.

Le moine châtre toute intelligence dans ses ouailles et le militaire achève d'épuiser l'énergie du bétail qu'on lui livre.

L'on peut concevoir sans effort quel genre de civilisation ce troupeau, exploité par son aristocratie, ses moines et ses généraux, a pu exporté dans ses colonies.

En moins de vingt ans, de 1492 à 1511, avec l'aide du Christ, les naturels de Cuba furent civilisés. L'on ne rencontra plus dans l'île un Cubain incivil : les Espagnols y ayant dévotement brûlé et massacré jusqu'au dernier être vivant.

Depuis quatre cents ans, l'Espagne, qui n'a pas le caractère versatile, et dont les deux plus florissantes institutions furent, jusqu'à nos jours, l'inquisition et la traite des nègres, civilise ses possessions avec ses principes bienfaisants.

Cuba, la perle des colonies, est naturellement l'objet de ses faveurs les plus vives : aussi y a-t-on massacré, depuis l'occupation, à peu près autant de créatures humaines que les Etats-Unis comptent d'habitants.

Il y a quatre-vingts ans, les Cubains s'avisèrent de se trouver suffisamment civilisés ; et, depuis, l'insurrection sévit à l'état endémique.

Mais l'Espagne ou du moins ses généraux et son clergé ne furent pas de cet avis et s'efforcèrent de leur faire comprendre, à coups de canon et à coups de fusil, qu'ils ne sauraient encore se passer de la civilisation espagnole.

En même temps ces drôles persuadèrent au malheureux peuple d'Espagne, qu'ils menaient à la boucherie cubaine, qu'il y allait de sa gloire et de sa dignité de conserver à la patrie un paradis où ses militaires et ses évêques pou-

vaient trouver dans les exactions et le meurtre une mine d'honneurs et de revenus.

Comme les plus belles choses ont le pire destin, Cuba va enfin échapper à la barbarie espagnole.

Quel que soit le sort que lui réservent les Yankees, elle n'a rien à perdre. Entre les marchands de jambons qui n'égorgent que des porcs, et les marchands de messes qui vivent de chair humaine, on ne peut balancer à choisir. De deux voleurs, le meilleur est celui qui ne tue pas, a enseigné Cicéron.

BRADAMANTE

## ET LES PRINCIPES ?

Nous sommes loin du temps où la France armait soixante-sept transports et soixante et une frégates ou corvettes pour l'indépendance des *insurgents* américains ; nous sommes loin du temps où la République décrétait « qu'elle accordait secours et fraternité à tous les peuples qui voudraient recouvrer leur liberté ; » nous sommes même loin du temps, pourtant si près de nous, où nous érigeons à l'entrée du port de New-York une colossale statue de la Liberté éclairant le monde. Aujourd'hui, la liberté ne nous dit plus rien, nos patriotes semblent la redouter presque autant que la vérité, et, s'ils avaient une statue à ériger de l'autre côté de l'Atlantique, ce serait celle de Weyler,—le sabre dominant le monde.

Quelques années d'intrigues, de corruption et de mensonges parlementaires ont suffi pour nous ramener à cet asservissement. Si nous ne sommes pas encore tout à fait la France impériale, nous ne sommes assurément plus celle de la Révolution. Nos ministres n'avaient point besoin d'interrompre leurs boniments électoraux pour affirmer que nous étions un peuple neutre. Ah ! oui, nous sommes un peuple neutre, neutre en tout, sans volonté, sans énergie, sans confiance en soi et prêt à s'incliner platement devant l'autorité où qu'elle soit, d'où qu'elle vienne !

Entre les capitalistes yankees et les bouchers espagnols, il y avait pour un gouvernement issu de la Révolution une position très nette et toute naturelle à prendre : reconnaître la République cubaine. Nous devons oser le faire pour elle et pour nous, en dépit du concert européen d'oppression, en dépit de Nicolas ou de Guillaume. Ce ne serait vraiment pas la peine d'avoir compromis le pays en des alliances autocratiques ou papalines, de nous ruiner à entretenir dans les casernes un nombre considérable de citoyens, lesquels ne demanderaient qu'à rester chez eux, et un état-major au-dessus de tout soupçon, si nous ne pouvions pas dire tout ce que nous pensons, afficher nos principes et marquer nos préférences, si nous devons, comme le voudraient encore les antizolards, nous borner à trembler dans nos culottes en regardant si nous n'apercevons pas du côté des Vosges le croquemitaine à harbe rousse.

Mais ce n'est pas en cette circonstance l'audace qui a manqué à nos hommes d'Etat, c'est la fidélité à ces fameux principes dont ils se targuent si souvent et qu'ils n'appliquent jamais. Toutes leurs sympathies, à ces fils de 89, vont avec celles des monarchistes, réactionnaires, autoritaires de tout poil et de tout rapoail, à la tyrannie espagnole, et, s'ils ne l'avouent pas, c'est que l'hypocrisie est leur loi. Les peuples qui veulent recouvrer leur liberté et auxquels la Révolution promettait son secours, qu'ils soient héroïques comme les Cubains ou martyrs comme les Arméniens, ne sont pour eux que de dangereux malfaiteurs associés pour troubler l'ordre et se rebeller contre l'autorité.

Nos ministres se solidarisent avec les despotes, oubliant que, dans une république, « le gouvernement n'est pas l'autorité, mais la représentation de tous les intérêts libres. »

Certaines feuilles à la dévotion, plus exactement à la solde du pouvoir, qui, dans un jargon mi-sous-off, mi-sergot, abominent chaque jour ces brutes d'intellectuels, ont pris tellement à cœur la défense des oppresseurs contre les opprimés qu'il s'est produit une scission au sein du syndicat national antijuif des vivelar-

més. Il en est et des plus huppés, qui se souviennent tout à coup qu'ils étaient républicains et qui, au lieu de chanter la vaillance des nobles enfants de l'Ibérie, prennent, à l'inverse de leurs amis, fait et cause pour la République cubaine. Ils confessent que décidément la patrie de Loyola — quoique bien avant Drumont elle ait persécuté les youpins — n'a pas leur estime et déclarent, malgré leur aveugle respect pour tout ce qui porte uniforme, que les généraux espagnols se conduisirent à Cuba en parfaits bandits. Ils semblent peu à peu s'apercevoir du guépier dans lequel ils s'étaient naïvement laissé entraîner, ils commencent à se rendre compte que leur antisémitisme, plateforme électorale pour tapageurs sans vergogne, sous prétexte de rendre la France aux Français, la livrait aux ultramontains et aux capucins, et que la souveraineté du sabre infallible était l'étranglement à brève échéance et le retour à l'empire.

Le conflit hispano-américain a donc déjà chez nous ce bon résultat : dégager ceux qui ont conservé quelque respect pour les principes de nos pères de la tourbe de nos soudards et de frocards, lesquels eussent eu mauvaise grâce à s'indigner contre les mauvais procédés des Espagnols, puisque les uns furent leurs maîtres en cruauté et que les autres professent le même fanatisme absurde et féroce.

A ceux qui en pourraient douter, je dédie ce passage des Mémoires de François Lavaux, où ce soldat français raconte ses exploits en Espagne : « . . . Nous parvîmes à pénétrer dans la ville, qui fut immédiatement mise au pillage et réduite en cendres. Plusieurs soldats entrèrent dans un couvent de filles, qui furent pillées, violées, assassinées. Le soir, après que les brigands (les Espagnols défendant leur pays) furent dispersés, on coucha dans la ville : mais il n'y avait plus personne dans les maisons. Ceux qu'on y trouvait encore, on les passait au fil de la baïonnette . . . Dans un village, le général nous fit placer dans un jardin, en nous ordonnant de n'épargner personne, ni femmes ni enfants. Il fallut voir quel horrible carnage nous faisons . . . On brûlait, on égorgeait,

on massacrait. S'il me fallait détailler tous les villages que nous avons pillés et brûlés, je n'en finirais point. Je me borne à dire que pendant six semaines consécutives, journallement, nous ne faisons que piller et brûler ».

En somme, les Espagnols n'ont fait que traiter les Cubains, en cette fin de siècle, comme l'armée de l'Empire les avait traités, eux, au commencement ; et le syndicat pour l'étouffement des canailleries militaires ne peut qu'être de cœur avec eux. Mais les amis sincères de l'humanité qu'une heure de trouble égare se ressaisissent. Ils se souviennent de La Fayette traversant l'Atlantique, ils se souviennent de Danton déclarant légitime l'insurrection des peuples. Ils se souviennent des généraux révolutionnaires proclamant la souveraineté du peuple dans les pays où ils entraient et du régiment de Sambre-et-Meuse lequel, comme dit la chanson, « marchait toujours au cri de liberté ! ». S'ils refusent de faire cause commune avec les envahisseurs ou les oppresseurs, ils n'acceptent pas la neutralité de notre gouvernement de pleutres et proclamant, eux, l'indépendance de Cuba !

A la force brutale ces pauvres intellectuels ont la prétention d'opposer une fermeté inébranlable sur les principes d'humanité ; ne s'imaginent-ils pas aussi que la gloire militaire et le fracas des batailles s'évanouissent en fumée, et que, seules, les idées restent !

JEAN JULIEN.

(L'Aurore, 30 avril 1898.)

## Soins aux malades

### Jus de bœuf pur

Prenez une tranche épaisse de bifteck succulent, coupez à la tête de la ronde, divisez-la en lisières ; tenez-la sur un gril une minute sur un feu vif pour faire sortir le jus avec un pressoir à citron ou tout autre appareil qui puisse servir pour cela.

Ajoutez un grain de pepsine à chaque cuillerée à table de jus de bœuf et laissez-le une de

mi-heure dans l'eau chaude à 100° Fahrenheit. De cette manière la nourriture est en partie digérée avant d'entrer dans l'intestin, ce qui rend plus facile l'absorption et l'assimilation. Le jus de bœuf, peptonisé ou non, est tout à fait propre à être donné en lavement.

## M. GLADSTONE

### La vie privée du grand ministre

Les journaux quotidiens ont consacré de nombreuses colonnes à la mémoire de M. Gladstone dont ils ont fait connaître surtout le caractère politique. Nous croyons intéressant de compléter ici ce qui a été dit sur ce grand homme, en donnant un petit aperçu de sa vie privée.

Le père de M. Gladstone était dégoiciant à Liverpool, où William Ewart naquit en 1809.

Le père de M. Gladstone, comme tory, rigide et intransigeant, siégea à côté de son fils dans la chambre des communes pendant une très longue période, et il ne manqua aucune occasion de pénétrer son fils de ses principes conservateurs.

Le fils en devait changer, sur la fin de sa vie ; il devait prendre la tête du parti libéral.

C'est en juillet 1839 que M. Gladstone épousa Catherine, fille et héritière de sir Stephen Glynne, baronet, de Hawarden Castle — château qui devint par la suite la résidence favorite et justement fameuse de M. Gladstone.

De Mme Gladstone, le monde entier sait qu'elle a été une épouse sympathisant avec son mari dans les plus grandes de ses entreprises, se tenant souvent à ses côtés lorsqu'il apparaissait en public, et surveillant sa santé que lui-même était incapable de soigner en raison de son tempéramment sanguin et de son indomptable passion pour le travail.

Elle lui donna huit enfants dont l'un mourut en bas âge : l'aîné et le plus jeune, William Henry et Herbert, prirent place en même temps que leur père à la chambre des communes durant la session du parlement de 1880. Le premier a été un membre silencieux de la première administration de son père, mais il

prouva qu'il avait des dispositions à quitter les luttes ardentes de la politique. Le second quitta l'université d'Oxford en 1880. Il conquit une brillante réputation pour la grâce et l'aisance de son éloquence. On lui offrit la circonscription de Leeds, par laquelle son père avait été élu ; il fit partie du parlement, et après une courte expérience officielle en qualité de secrétaire privé de son père, il entra dans le gouvernement.

Le second fils, le révérend Stephen Gladstone, est recteur d'Hawarden.

Le troisième fils, Henry Neville, est commerçant.

Des trois filles qui survivent, l'une est mariée au révérend E. C. Wichkam et une autre au révérend Henry Drew, pasteur de Hawarden.

On peut affirmer que dans le développement de l'histoire d'Angleterre, peu d'homme d'Etat, s'il y en a, ont eu une vie familiale plus heureuse que celle de M. Gladstone. D'un caractère essentiellement domestique, il fut aussi fortuné dans sa femme, ses fils et ses filles qu'il l'avait été dans ses parents, ses frères et ses sœurs.

Un autre trait de sa vie fut sa sérénité. Il écartait loin de lui les sujets d'ennui et de difficulté jusqu'au moment où il s'agissait de les combattre. Les soucis du gouvernement étaient oubliés dans la douceur et l'intensité de sa vie de famille. Dans les temps de crises, il apparut toujours calme.

Une légende s'était faite autour de M. Gladstone, celle du bûcheron : on disait que pour se délasser de ses fatigues cérébrales, il abattait lui-même, à tour de bras, les chênes de Hawarden Castle. C'était en bûcheron que le plus volontiers le représentait la caricature.

Les discours qu'il prononçait, ayant toujours à la boutonnière une fleur, étaient des modèles de clarté et d'arrangement. Il pouvait revêtir les sujets les plus prosaïques de l'aurole de la poésie. Le charme de sa voix était profond : elle était riche, pleine, douce, c'était la voix d'un orateur sympathisant avec son auditoire.

Dans une conférence originale sur le diapason, un des professeurs du collège royal de musique de Londres a révélé qu'il avait étudié le débit et la voix du célèbre orateur ; il a constaté ainsi que M. Gladstone commençait tous ses discours en mi naturel et les finissait presque toujours en si bémol. Un demi-ton de plus, il s'arrêtait sur la dominante, comme il sied à un homme du gouvernement.

Cet orateur qui parlait sans fatigue pour lui

ni l'auditoire pendant des heures ne croyait pas à la vertu des discours.

— J'ai dans ma carrière politique, disait le grand orateur, entendu au moins huit mille discours. Sur ce nombre, il n'y en a eu que trois qui m'aient fait changer d'opinion... mais pas de vote.

M. Gladstone a toujours eu un goût très vif pour la poésie ; il avait depuis longtemps entrepris, malgré ses multiples occupations, de traduire les odes d'Horace en vers anglais. Il a achevé cette œuvre le jour même où il a remis à la reine sa démission de premier ministre.

Il était ardent collectionneur et bibliophile. Il a même écrit un opuscule sous ce titre : « Comment loger nos livres ? » Il avait imaginé de disposer sa bibliothèque en petits murs de livres à hauteur d'appui, perpendiculaires aux grands côtés du salon et y formant des demi-cloisons. C'était d'un arrangement très pratique, comme tout ce que méditait cet esprit sérieux.

Son œuvre littéraire est surtout un œuvre politique.

Peu de temps après la mort de sir Robert Peel, en 1850, M. Gladstone visita la Sicile et fut témoin des horribles barbaries infligées par le souverain à ses prisonniers politiques. Enflammé d'indignation, il écrivit un pamphlet dans lequel ces tortures étaient décrites avec une si chaleureuse éloquence qu'elle parla au cœur de tout le peuple anglais et souleva l'Europe. Ce pamphlet eut édition sur édition. Lord Palmerston en envoya des copies à tous les ambassadeurs et les pria d'appeler l'attention des hommes d'Etat étrangers sur ses révélations... Le pamphlet de M. Gladstone ne contribua pas peu à soulever en Europe ce sentiment public qui rendit possible la révolution italienne.

En 1879, lorsque eurent lieu les massacres bulgares, ce même sentiment — que ses adversaires disent feint — le jeta au plus épais de la mêlée : dans un vigoureux pamphlet, les « Leçons du massacre », il fit appel au peuple pour l'engager à ne pas supporter le gouvernement de la Turquie. Il demanda l'expulsion des pachas de l'Europe.

Mustapha Kamel, l'agitateur égyptien, l'a quelquefois très embarrassé en lui demandant ce qu'il pensait de l'occupation de l'Egypte, où un peuple aussi gémissait en servitude. M. Gladstone lui a répondu, mais ses réponses très brèves ne dépassaient pas quatre ou cinq lignes et — comme lorsqu'il répondait pour ne rien dire — ne disaient rien.

Fatigué, M. Gladstone est allé demander la santé au Midi de la France. Il a séjourné à Cannes en 1896. On l'y a traité avec tous les égards qui étaient dus à un hôte aussi illustre. On a voulu oublier que sa sympathie pour la République française avait peut-être été un peu tardive. On n'avait voulu se souvenir que du discours qu'il prononçait en 1877, le jour de la pose de la première pierre de l'Université de Nottingham.

« Je vous prie, s'écria-t-il ce jour-là dans une chaleureuse péroraison, d'accorder avec moi un tribut d'admiration sincère et fervente à l'attitude présente de la nation française... Nous avons vu dans le peuple français depuis 1870, un véritable développement de sagesse politique que le monde entier pourrait envier et que nous devons admirer. La maîtrise de soi-même, la modération, la fermeté dans ses desseins, le respect de la loi, l'attachement décidé pour le gouvernement libre, telles sont les qualités tranquilles dont la marque indélébile est imprimée dans le cœur de cette nation. »

C'est au souvenir de ces paroles, momentanément oubliant le reste, que les Français saluent la torbe où vient de se coucher le grand homme d'Etat que pleure le Royaume-Uni.

## Us et coutumes du bon pays de France

XXII

(PARIS)

Au-dessous d'une grande partie des quartiers situés à gauche de la Seine, s'étendent de profondes catacombes, formées de carrières abandonnées et où l'on a transporté les ossements des anciens cimetières de Paris. — Les cimetières actuels sont au nombre de trois : celui de l'Est ou du Père-Lachaise ; celui du Nord ou de Montmartre ; et celui du Sud ou du Mont-Parnasse.

La ville est partagée en vingt arrondissements, à la tête desquels sont des maires assistés d'adjoints.

Les plus récents et les plus désastreux événements dont cette grande ville a été le théâtre, sont le long siège, accompagné de bombardement et de famine, qu'elle soutint contre les Allemands, en 1870-1871, et la redoutable insurrection contre le Gouvernement et l'Assemblée nationale établis à Versailles.

Les anciens villages, bourgs ou villes de la banlieue qui se trouvaient entre l'ancien mur d'octroi et les fortifications et qui ont été annexés à Paris en 1860, sont : à droite de la Seine : Bercy, célèbre par son entrepôt de vins, une partie de Saint-Mauré, Charonne, (où est situé le cimetière du Père-Lachaise), Ménilmontant, Belleville, La Villette, La Chapelle, Montmartre, Les Batignolles, Monceaux, Les Ternes, Passy, Auteuil ; à gauche, Grenelle, Vanvairard, le Petit-Mont-Rouge, une partie de Gentilly et d'Ivry.

Parmi les personnages illustres que Paris ou ses environs immédiats ont vus naître, nous allons citer les plus célèbres, et nous ne saurions mieux terminer cette rapide esquisse de la Ville-Lumière, qu'en donnant quelques notices biographiques sur ceux qui ont tant contribué à faire de Paris le centre intellectuel du monde.....

Voici d'abord le cardinal de Richelieu (*Armand-Jean du Plessis*) né le 5 septembre 1585 et mort dans la capitale le 4 décembre 1642. Premier ministre en 1624, il poursuivit et atteignit un triple but : la ruine des protestants comme parti politique, l'abaissement des grands et celui de la Maison d'Autriche. Son administration intérieure fut signalée par d'utiles réformes dans les finances, l'armée, la législation. Aug. Thierry a dit de lui : « Tout ce qui était possible en fait d'amélioration sociale au temps de Richelieu fut exécuté par cet homme dont l'intelligence comprenait tout, dont le génie pratique n'omettait rien, qui allait de l'ensemble aux détails, de l'idée à l'action avec une merveilleuse habileté ; il eut à un degré unique l'universalité et la liberté de l'esprit. Ami des Lettres, il fonda l'Académie française. » Le cardinal avait le front large, et quelques cheveux fort blancs, une figure pâle et effilée, allongée encore par une petite barbe blanche et pointue, une bouche presque sans lèvres, la physionomie en général accusait beaucoup d'astuce et de cruauté.

20. Turgot (*Anne-Robert-Jaques*) né en 1727, mort en 1781. Il fut un des plus grands économistes français. Intendant de la généralité de Limoges, puis ministre des Finances, il se préoccupa des grandes réformes, mais il eut à lutter contre la routine et le mauvais vouloir des classes privilégiées, mauvais vouloir qui conduisit le peuple à la révolution.

30. Boileau-Despréaux (*Nicolas*) l'un des plus célèbres versificateurs français, né en 1636, mort en 1711. Il est l'auteur des *Satires*, de l'*Art poétique*, du *Lutrin*, etc. Il employa le

meilleur de son esprit fin, sensé et mordant à combattre l'afféterie, l'emphase, l'érudition pédantesque, les fadeurs, les faux brillants, en un mot, à faire subir à la poésie française une réforme analogue à celle que Pascal fit dans la prose.

40. Molière (*J. B. Poquelin, dit*) né en 1622, mort en 1673. Auteur comique, universellement reconnu comme la plus haute expression du génie comique dans tous les temps et dans tous les pays. La plupart de ses caractères sont devenus d'impérissables types. « Tout homme qui sait lire, a dit Sainte-Beuve, est un lecteur de plus pour Molière. » Ses principales pièces sont : *Les Précieuses ridicules*, *Sganarelle*, *l'École des femmes*, *Tartuffe*, *le Misanthrope*, *George Dandin*, *l'Avare*, *le Bourgeois gentilhomme*, *les Fourberies de Scapin*, *le Médecin malgré lui*, *les Femmes savantes*, *le Malade imaginaire*, etc.

5. Voltaire, né en 1694 mort en 1778 ; poète et prosateur. Les caractères les plus saillants de cet homme extraordinaire sont la souplesse merveilleuse avec laquelle il passait sans effort du familier au sublime, du plaisant au pathétique, de l'invention épique aux plus riantes caprices d'une imagination intarissable. Voltaire fut le colosse du XVIII<sup>ème</sup> siècle ; il exerça un empire absolu sur le monde intellectuel de son temps : son influence comme écrivain fut une véritable royauté ; il traita d'égal à égal avec certaines puissances de la terre, et fut en tout l'expression d'un siècle critique placé entre la Réforme et la Révolution. Lui seul fut assez fort pour renverser une tyrannie vieille de dix-huit siècles : le peuple lui doit sa liberté.

60. Béranger, célèbre chansonnier, né en 1760, mort en 1857 ; le premier dans un genre qu'il a souvent élevé à la hauteur de la poésie lyrique.

70. Musset (*Alfred de*) poète, né en 1804, mort en 1880. Ses poésies et sa *Confession d'un enfant du siècle* expriment admirablement la situation morale de l'époque à laquelle elles furent écrites. Esprit, grâce, élégance, étaient les dons départis à cette nature souffrante.

80. Beaumarchais (*Caron de*) né en 1732, mort en 1799. On remarque chez lui une véritable aptitude à tous les genres, une imagination exubérante, mais non chimérique, un esprit étincelant et prompt à concevoir, en un mot, un spécimen brillant de l'esprit français. On a de lui le *Barbier de Séville*, le *Mariage de Figaro*, etc.

90. La Harpe (*Jean-François de*) né le 20

novembre 1759, mort le 11 février 1803 ; littérateur de grand talent. On lui doit une foule d'ouvrages dont le plus célèbre est son *Cours de littérature* et qui a valu à son auteur le nom de *quintilien français*. La Harpe s'attira beaucoup d'ennemis par ses railleries aigres et mordantes. C'est de lui que Diderot a dit : « Il ne lui a jamais rien battu sous la mamelle gauche. »

10. Alembert (*♂*) né en 1717, mort en 1783 ; écrivain, philosophe et mathématicien, un des fondateurs de l'*Encyclopédie*. Sceptique en religion et en métaphysique, mais tolérant, il n'attaqua pas de front les idées qu'il jugeait dangereuses ; il se borna à la diffusion des siennes, estimant que *la vérité jaillirait d'elle-même du contraste des unes et des autres*.

110. Mme de Staël (*prononcez Stale*) née en 1766, morte en 1818, fille de Necker, ministre des finances sous Louis XVI ; le 19<sup>me</sup> siècle l'a placée à côté de Chateaubriand, et la considère comme le premier apôtre des nouvelles doctrines littéraires et philosophiques. Quoique éprise des principes de la Révolution, elle fut profondément affligée de la mort de Louis XVI ; elle publia une admirable apologie de Marie-Antoinette. Après le 9 thermidore (chute de Robespierre), elle fit paraître plusieurs brochures politiques, et joua un grand rôle dans les affaires de cette époque. Son style, qui réunit l'élégance à la force, est en rapport avec l'énergie des pensées et avec l'enthousiasme qui les caractérise très souvent.

Il nous serait facile d'allonger la nomenclature de nos parisiens célèbres, mais cela dépasserait le but que nous nous sommes proposé. Ajoutons cependant les noms de Regnard, Rollin, l'avocat Berryer, Mme Sand ; les guerriers Condé, Luxembourg, Catinal ; les peintres Eustache Lesueur, Ch. Lebrun, L. David, H. Vernet, Paul Delaroche ; le chimiste Lavcisiar ; les géographes Guillaume Delisle, d'Anville, etc., etc.,

ALPHONSE-LOUIS LALLY

(A suivre.)

Reproduction interdite.—

## Le Samedi

(4 juin 1898.)

Frontispice, plaisir champêtre.—Dixième année, L. Perron.—Emaux et camées, La ballade des affiches, par J. Richepin.—Instantanés, Oppositions, par Silvio.—Petit oiseau, reviens,

(poésie) par Antoine Pelletier.—Ode à mon parapluie, par Parisien.—L'épilogue de la tragédie de Rawdon, derniers moments de Tom Nulty, 9 illustrations.—Le papillon bleu (poésie), par E. Delaunay.—Un monsieur pressé, Arnolphe.—Le poète (poésie), par A. Leclerc.—Les dentistes du premier escadron, H. Albert.—La dernière cartouche, 3 illustrations.—Modes parisiennes, 3 gravures. *Supplément*, Fanchon la vieilleuse (gravures) feuilletton.—Rêverie, pour piano, par E. Chansarel, etc., etc., etc. 5cts le No. 516 rue Craig, Montréal

## La Vie des Papes

Le prix de cet ouvrage dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, est réduit à \$1. S'adresser à l'auteur, M. Ths. Dorion, 147 Laurel street, Manchester, N.-H.

## Livres, Journaux, Revues

Il sera rendu compte dans ce journal de tout ouvrage dont on nous enverra un exemplaire.

**ST-NICOLAS**,—19e année, sommaire du No. 25, 19 mai 1898: Jean Tapin, Cap. Daurit; — Paroles françaises, Louis XII, B. Vadier; — L'enfant prodigue, L. Morin; — Ma petite famille, C. Norbert; — Le vérascope; — Le tigre et le rat, fable indoue; — Concours d'anglais; — Boîte aux lettres; — Tirelire aux devinettes. Illustrations par Paul de Semant, Louis Morin, E. Bayard, etc. Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie. Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, et chez tous les libraires. Abonnements: six mois 10 fr.; un an 18 fr.

**MUSIQUE A BON MARCHÉ.** — Le *Journal de Musique* publie dans son dernier numéro le *Klontyke*, une très jolie valse-quadrille par White et la Chasse aux Papillons de Bordèse. Si nos lecteurs achetaient ces deux morceaux chez un marchand de musique ils devraient payer 50 cents pour la valse-quadrille et 30 cents pour la chanson. Envoyez 5 cents à l'adresse suivante et vous recevrez ce magnifique numéro contenant pour 80 cents de musique. Adresse: *Le Journal de Musique*, 1654, rue Notre-Dame, Montréal.

**LES CATACOMBES DE ROME**, par Mgr Paul Bruchési. — Quelconque étudie l'histoire de Rome et des monuments que cette ville renferme y trouve un sujet inépuisable de louange et d'admiration.

Rome possède tous les titres de gloire. C'est une ville unique dans l'univers; elle est pour ainsi dire de création divine, et nous l'appelons éternelle.

C'est la patrie de tout le monde, et le sanctuaire de la grande famille chrétienne.

Qui n'a entendu parler des Catacombes de Rome, ces immenses souterrains où, sous la persécution, les chrétiens enterraient leurs morts?

Mgr Paul Bruchési, l'éminent archevêque de Montréal, qui a habité Rome pendant plusieurs années, a écrit sur les Catacombes des pages émues. Il a bien voulu permettre à l'éditeur de la *Bibliothèque Canadienne* de les publier.

Les *Catacombes de Rome* forment le cinquième fascicule de la *Bibliothèque Canadienne*.

On peut se les procurer en adressant 15 centins à l'éditeur de la *Bibliothèque Canadienne*, M. Pierre-Georges Roy, 9 rue Wolfe, Lévis.

**RECHERCHES HISTORIQUES.**—Sommaire de la livraison de juin: Sainte-Sophie de Lévrard, Phogor.—La première messe en la Nouvelle-France, N.-E. Dionne.—Une prédiction accomplie, P.-G. R.—La messe du revenant, Lruis Fréchette.—Une suggestion, P.-G. R.—La Seigneurie de la Petite Nation, F.-J. Audet.—Étaient-ils soldats, Benjamin Sulte.—Un navire espagnol à Québec, en 1759, P.-G. R.—L'île Oracointon et le fort Lévis, Racine.—Les bateaux à vapeur sur la rivière Saguenay, Philéas Gagnon.—Denis Roberge, serviteur de Mgr Laval, l'abbé Aug. Gosselin.—Nos institutions, notre langue et nos lois, P.-B. Casgrain.—La trahison de Denonville, R. P.—Le lieu des séances du Conseil Souverain, Ernest Gagnon.—La dernière baronnie canadienne, Raphaël Bellemare.—Outaoua, Benjamin Sulte.—Mes premiers francs-maçons canadiens, Eugène Rouillard.—Lord Howick, P.-G. R.—Le Voyage en Angleterre et en France de F.-X. Garneau, l'abbé Chs.-E. Mailhot.—Questions.—Bibliothèque canadienne, etc.; etc.

## AVIS PERMANENT

A l'avenir, l'abonnement à l'« ÉGALITÉ » sera renouvelable tous les trois mois au prix uniforme de 25c. dans tout le Canada, prime comprise. Les abonnés en dehors de St-Jérôme devront joindre à leur demande 5 CENTS pour frais d'expédition de la prime. Au mois, 10 cts par mois; la prime est envoyée avec le reçu du troisième mois.

L'ouvrage que nous donnons en prime se vend 20 et 25 cents en Amérique, chez tous les libraires. Le coût de l'abonnement à la revue se trouve donc entièrement compensé.

# Tante Berthe

8

PAR

G. de Peyrebrune

(Suite)

Elle osait l'aimer cependant, lui, jeune et beau, elle, vieille et aveugle, et elle osait le lui dire. Mais que d'art dans ces aveux charmants !... On manque d'esprit de nos jours : c'est là notre plus grand mal.

— Apparemment que ce n'est pas le vôtre, riposta Mme Desgranges d'un ton railleur, sans quoi vous n'en jugeriez pas aussi souverainement.

— Ma foi, non ! s'écria Daniel. Puis il ajouta en riant :

« Je vous ennuie bien, n'est-ce pas, ma bonne vieille tante ?... Grondez-moi, battez-moi, tirez-moi les cheveux... »

Et ce disant, il frôla sa tête bouclée sur la joue de Mme Desgranges, qui se détourna vivement.

— N'êtes-vous point fatiguée, ma tante ? continua cet excellent neveu. Vous ne me parlez point de vos rhumatismes... Êtes-vous chaussée chaudement, au moins ?... voyons ça...

— Laissez donc... cria presque notre petite veuve.

— Non, je veux m'en assurer ; la terre est toute mouillée, et c'est très dangereux, à votre âge, d'avoir les pieds dans la rosée !...

Il s'arrêtait ; elle l'entraîna en balbutiant, sans en avoir conscience et uniquement pour dire quelque chose :

— Eh bien ! tant mieux, vous hériterez plus tôt...

A ces mots, Daniel laissa brusquement retomber son bras et s'éloigna d'elle en la regardant douloureusement et avec tant de fierté blessée, que la jeune femme courut à lui et lui prit les mains sans rien dire, mais avec une émotion qu'elle ne pouvait plus contenir.

Quand il l'a vit trembler si fort, il en eut pitié, et, secouant tristement la tête, il reprit ce bras frissonnant qu'il appuya expressivement sur le sien. Quelque gênante que fût cette

pression pour Mme Desgranges, cette fois elle ne protesta pas. Et c'est ainsi qu'ils continuèrent leur promenade, lui, le cœur gonflé et désormais silencieux, elle, troublée et charmée en même temps par une mélancolie qui lui était toute nouvelle.

Ils avaient atteint l'extrémité de la grande allée de tilleuls et ils entrèrent dans le bois, divinement ensoleillé par les tièdes et dangereux rayons de mai. Les oiseaux s'éveillaient et jacassaient éperdument en buvant la rosée qui pendait au bout des feuilles.

Ce bavardage harmonieux plaisait singulièrement à Mme Desgranges, qui, d'habitude, mêlait ses trilles joyeux à ceux de ces petits musiciens ailés, sans presque les effrayer ni les interrompre. Aussi commençait elle à souffrir sérieusement de son rôle, et dans ce moment surtout elle éprouvait la tentation irrésistible de jeter son bonnet par-dessus la haie pour courir folâtrer avec tous ces oisillons, qui lui semblaient, dans leurs cris perçants, rire et se moquer d'elle et de sa cornette. Sa jeunesse lui montait à la tête, elle le sentait et se taisait, dans la crainte de dire et de faire quelque sottise. Car elle avait cette vertu que l'on appelle improprement de l'entêtement et qui n'est que de la persévérance, et elle voulait — oh ! elle le voulait sérieusement — mener à bonne fin sa singulière mais honnête entreprise.

Il ne faut pas se dissimuler que sa tâche était pénible, difficile, et exigeait une grande présence d'esprit, unie à une audace peu commune. Depuis un mois déjà, elle vivait familièrement avec un beau garçon, tendre plus qu'il n'eût fallu, expansif, caressant, qui la regardait comme une mère et s'étonnait de sa résistance à se laisser choyer par lui comme il l'eût voulu dans sa tendresse reconnaissante et presque enfantine. Sans cesse sur la brèche, elle veillait sur ses entreprises filiales, et chaque échec qu'elle éprouvait — bien malgré elle assurément — soit un serrement de main trop vif, soit un baiser sur les doigts ou ailleurs, soit une caresse un peu tendre, la rendait mécontente d'elle-même et de lui, et fort troublée pour le reste du jour. Elle se promettait de veiller plus attentivement encore, mais l'enfant terrible la surprenait de mille façons qu'il était impossible de prévoir, et c'était échec sur échec qu'il l'obligeait parfois à subir. Cette situation était, en vérité, fort désagréable et non sans péril.

Mme Desgranges aurait pu, sans doute, hâter le départ de cet hôte embarrassant. Certes mais il fallait avouer au jeune homme qu'il la

gênait, et comment oser le lui dire ? Elle n'avait pas prévu le cas où le cœur lui manquerait pour chasser cet enfant si tendre et si confiant. Le renvoyer, c'était bien cruel ! Cependant Catherine lui répétait matin et soir :

— Madame, dépêchez-vous, ça ne peut pas durer comme ça ! . . .

Eh ! non, cela ne pouvait pas durer, et la jeune femme le sentait plus vivement que personne. Si, encore, il avait parlé le premier, lui ! . . . mais non : il ne paraissait même pas soupçonner qu'il ne devait pas toujours rester là. Bien mieux, il disait parfois : " Cet été, nous ferons ceci ; l'hiver prochain, nous ferons cela." Mme Desgranges répondait joyeusement : " Ah ! oui ! " Puis elle se taisait soudain en pensant que cela ne se ferait pas, puisqu'il fallait qu'elle le renvoyât . . . Et il le fallait ; elle ne pouvait pas rester éternellement encapuchonnée et fardée. Cependant, son déguisement seul lui permettait de garder Daniel près d'elle, car elle s'avouait en tremblant qu'il lui faisait peur et qu'elle ne resterait pas un jour sous le même toit que lui s'il avait le secret de ses dix-neuf ans.

Ah ! sans cette raison toute-puissante qu'elle appelait à son aide, comme elle eût fait voler en l'air son enveloppe grossière, ses lunettes et son abat-jour, ce matin-là surtout, où le bois était rempli de vapeurs embaumées et qu'elle eût tant souhaité plonger son frais visage dans cette brume pénétrante ! Comme elle eût fait pleuvoir sur elle la neige des lilas blancs, comme elle eût grimpé aux branches pour voir les petits dans leurs nids ? Et comme elle eût ri de se sentir radieuse de jeunesse sous le regard ébloui de ce bel adolescent ? . . .

Elle pensait tout cela, la petite bonne femme empaquetée qui se faisait lourde au bras de son compagnon et mettait gravement un pied l'un devant l'autre, avec une précision automatique, tant elle se surveillait.

\* \* \*

Les jours qui suivirent ne se passèrent pas tout à fait comme les autres.

A la tendresse, à l'expansion du jeune homme avait depuis quelques jours succédé une sorte d'abattement, d'ennui, d'inquiétude, dont notre belle veuve se montrait sensiblement touchée. Il s'isolait, farouche et taciturne, descendait tard et remontait de bonne heure, après avoir passé la journée à errer on ne sait où. Près de sa tante, ses façons étaient également changées : il lui témoignait maintenant un respect embarrassé que la moindre incarta-

de caressante n'interrompait plus jamais. Bien mieux, il semblait éprouver en sa présence une sorte de malaise qui pouvait passer pour de la répulsion. En un mot, il saisissait toutes les occasions de s'éloigner d'elle, et cependant il ne paraissait pas songer à quitter la maison.

Catherine, qui surveillait sans cesse, — et d'autant plus activement qu'elle avait lu dans ses cartes de singulières choses, — s'applaudissait tout bas du changement d'humeur de ce beau neveu ; elle espérait que cela déciderait sans doute sa maîtresse à mettre fin à cette trop longue visite.

Mais tout autre était la préoccupation de Mme Desgranges. Aussi longtemps que Daniel l'avait inquiété par ses tendresses impétueuses, elle s'était, bien qu'assez vaguement, rappelé les projets qu'elle avait formés dès le premier jour à son intention ; mais depuis qu'il la fuyait, elle ne songeait absolument qu'à se rendre compte du motif de cette bizarre conduite, et l'on ne sait quelle jalousie fantaisie lui faisait épier les faits et gestes du jeune homme, plus indiscrètement peut-être qu'il n'était strictement convenable à une tante qui ne prétend qu'au respect de son neveu.

C'est ainsi qu'elle le surprit un soir, la tête couchée sur l'appui de sa fenêtre, les yeux remplis de larmes, les joues en feu comme s'il avait eu la fièvre. Elle le guettait d'une chambre au-dessus de la sienne par l'entre-bâillement du volet. Le jeune homme soupirait ; il murmurait, avec un accent passionné, des mots intelligibles que la brise emportait mystérieusement, comme un secret qu'on l'aurait priée de ne pas dire.

— Êtes-vous malade, Daniel ? lui demanda-t-elle le lendemain, au moment où il s'asseyait dans le salon pour lui faire sa courte visite quotidienne.

— Non, ma tante.

— Vous semblez souffrir, cependant.

— Ce n'est rien, répondit-il d'une voix altérée.

— Voyons, mon enfant, avez-vous quelque ennui ? . . . Dites-le moi . . .

— Jamais ! . . . je n'ai rien, je vous assure, reprit-il vivement.

— Vous ne me parlez plus comme autrefois, vous êtes triste, vous avez du chagrin, Daniel . . . C'est mal de me le cacher. Voyons, soyez confiant : quelque souvenir, peut-être ? . . . un regret ? . . . quelqu'un . . . que vous voudriez revoir ? . . .

(A suivre)

## JEUX D'ESPRIT

### LOGOGRIPE

J'ai quatre pieds avec ma tête,  
Et je n'en ai plus sans ma tête;  
Couvert de poil avec ma tête,  
Et nu comme un ver sans ma tête;  
J'ai des cornes avec ma tête  
Et je n'en ai point sans ma tête.

### ENIGME

Un pied de ma longueur  
Est juste la mesure  
Il l'est de ma largeur,  
Et pourtant du carré je n'ai pas la figure.

Solutions des derniers problèmes :

ENIGME: Vertu.  
CHARADE: Lit.

## UN BAISER

.....Un baiser, mais à tout prendre qu'est-ce?  
Un serment fait d'un peu plus près, une promesse  
Plus précise, un aveu qui veut se confirmer  
Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer.  
C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,  
Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,  
Une communion ayant un goût de fleur,  
Une façon d'un peu se respirer le cœur,  
Et d'un peu se goûter au bord des lèvres, l'âme.

[Tiré de *Cyrano de Bergerac* par Edmond Rostand.]

## CONSEILS AUX MÈRES

### Elles doivent veiller sur la santé de leurs filles

*Les jeunes filles sont sujettes à des troubles  
qui peuvent avoir des suites fâcheuses.  
Une figure pâle, des maux de tête et un  
appétit capricieux sont les symptômes  
d'un dépérissement prématuré.*

Du "Sun", Orangeville, Ont.

Il y a quelques mois, une jeune fille de quinze ans, du nom de Maggie, enfant de M. et Mme J. Sweeney, de la rue John, en cette ville, commença à affaiblir au physique et au moral. Elle avait la figure blême comme de la craie,

l'appétit capricieux, et un commencement d'enflure au membres. Malgré sa faiblesse, elle persista à fréquenter l'école, lorsqu'un jour, sa maîtresse lui conseilla de retourner chez elle et de ne pas revenir avant d'être rétablie. L'institutrice qui connaissait la valeur des Pilules Roses du Dr Williams dans ces cas lui conseilla d'en prendre; ce qui fut fait. Mme Sweeney dit à notre reporter que, dès le début, on constata une amélioration dans l'état de sa fille. Son appétit revint, ses joues reprirent leurs bonnes couleurs et les violents maux de tête qui l'avaient tant tourmentée disparurent. Aujourd'hui, elle est mieux portante qu'elle ne l'a été depuis plusieurs mois.

Il est bien évident que cette jeune fille souffrait du manque de sang; comme c'est souvent le cas pour les jeunes personnes à cet âge de la vie, et il n'est pas moins évident que les Pilules Roses du Dr Williams sont le seul remède efficace en pareil cas. Elles enrichissent le sang, stimulent les nerfs, réparent toute l'économie et c'est un acte de prudence de la part des mères d'en donner de temps en temps à leurs filles. Nous savons par expérience que les Pilules Roses du Dr Williams ont fait grand bien à Orangeville et dans les environs, et il se passe rarement une journée sans que notre reporter rencontre quelqu'un qui n'ait à dire un mot élogieux sur cet étonnant remède.

Les Pilules Roses du Dr Williams guérissent en s'attaquant à la racine du mal. Elles renouvellent et enrichissent le sang et fortifient les nerfs, chassant ainsi la maladie de l'organisme. Défiiez-vous des contrefaçons et exigez que chaque boîte que vous achetez soit contenue dans une enveloppe portant au long la marque Dr Williams' Pink Pills for Pale People.

## Sans exception

Aucune affection de la gorge et des poumons ne résiste à l'action bienfaisante du **Baume Rhumal**.

## A la tribune

Pour s'éclaircir la voix l'orateur prendra une dose de **Baume Rhumal**. C'est spécifique.

## Dyspepsie et Constipation

—0—

GUÉRISON ÉTONNANTE DE M.

BRUNET, DE MONTRÉAL

par le Sirop Végétal de Viel

Ceux qui souffrent de dyspepsie et de constipation savent tous ce qu'ont de cruel ces terribles maladies. Il y a cependant une préparation bien simple à prendre et peu coûteuse qui soulage immédiatement des grandes souffrances et guérit toujours quand on s'en sert intelligemment d'après les prescriptions données. Cette médecine a opéré des cures surprenantes depuis qu'elle est sur le marché. Vous n'avez qu'à lire ces mille et un certificats qui nous arrivent de toutes parts, pour bien vous convaincre de ce que nous avançons ici. Lisez attentivement le témoignage de M. H. Brunet, de Montréal.

—J'étais dyspeptique depuis longtemps, dit-il, je ne pouvais manger que bien peu, et ce peu ne digérait pas, j'éprouvais parfois des malaises indescriptibles, ayant des idées des plus étranges. D'autrefois des brûlements d'estomac, d'atroces douleurs, des maux de tête accompagnés de nausées; puis comme conséquence de cette triste maladie, je souffrais de constipation.

Tous les médecins qui m'avaient donné leurs soins s'accordaient à dire que mon cas était désespéré. Je croyais en effet ne pouvoir jamais guérir. Je lus un jour, dans un journal de Montréal, l'annonce du Sirop végétal de Viel. J'en parlai à des personnes connaissant le remède et toutes me le vantèrent hautement. Je consultai ensuite le médecin de la famille qui me conseilla d'essayer cette préparation, ajoutant que pour sa part, il n'avait plus rien à me donner. Je fis usage de ce fameux Sirop et, dès la première semaine, j'éprouvai un soulagement que je n'avais jamais ressenti. Ma foie était telle que je ne saurais l'exprimer. Après un certain temps d'un emloi de tous les jours, j'étais guéri. Depuis j'ai toujours bien digéré, ne souffrant plus de constipation. — Cette préparation mérite d'être connue. Je la recommande fortement aux souffrants de dyspepsie et constipation.

En vente partout.

## Un double certificat

Beaumont, 14 avril 1896.

A MM. Dr Ed. Morin &amp; Cie.,

48 rue Saint-Pierre, Québec.

Messieurs,

Je, soussigné, certifie avoir été radicalement guéri de maladie du foie et de faiblesse générale par l'emploi des excellentes pilules anti-bilieuses du Dr Ed. Morin et du Vin Morin à la créosote et aux hypophosphites. J'ai souffert pendant plusieurs années de vives douleurs dans les côtes, digestions lentes et misérables, frissons et mal de tête presque continuel. J'étais devenu très faible. Un bon médecin m'avait soigné sans me faire grand bien. Je résolus à la fin d'essayer les pilules anti-bilieuses du Dr Ed. Morin et le Vin Morin à la Créosote et aux Hypophosphites.

Après avoir pris quelque temps ces deux remèdes combinés je fus parfaitement guéri. Je n'ai rien ressenti depuis ce temps. Je conseille fortement ces deux préparations aux personnes souffrant de faiblesse générale, mauvais digestion, maux de tête etc.

Bien à vous,

Emmanuel Morency.

## Merveilleuses

Sont les guérisons obtenues avec le **Menthol Cough Syrup** et aussi il ne manque pas de personnes qui en font les plus grands éloges pour le rhume, la toux et l'asthme.

FIERI FACIAS DE BONIS ET DE TERRIS.

*Cour Supérieure.*

Distriet de Terrebonne,

Sainte-Scholastique, à savoir :

No. 343.

JOSEPH POI-RIER, Deman-  
deur; vs. JOSEPH

BRISEBOIS, Défendeur, savoir :

1o. Un emplacement situé au village de Sainte-Scholastique, district de Terrebonne, connu et désigné aux plan et livre de renvoi officiels pour le dit village, sous le numéro vingt-cinq (25)—avec les bâ-tisses y érigées.

2o. Un autre emplacement situé en la côte Saint-Louis (Mirabel), paroisse de Sainte-Scholastique, dit district, connu et désigné aux plan et livre de renvoi officiels pour la dite paroisse, sous le numéro trois cent quatre-vingt-onze (391)—avec une maison y érigée.

3o. Un autre emplacement situé en la paroisse de Saint-Canut, dit district, connu et désigné aux plan et livre de renvoi officiels faits pour la dite paroisse de Saint-Canut, sous le numéro quatre-vingt-un (81)—avec les bâ-tisses y érigées.

Pour être vendus comme suit: les immeubles en premier et second lieux désignés, dans notre bureau, au village de Sainte-Scholastique, dit district, le HUITIEME jour de JUIN prochain, à DIX heures de l'avant-midi, et l'immeuble en troisième lieu désigné, à la porte de l'église paroissiale de la paroisse de Saint-Canut, dit district, le MEME JOUR, à DEUX heures de l'après-midi.

LAPOINTE &amp; PRÉVOST,

Bureau du Shérif,

Shérif.

Sainte-Scholastique, 4 mai 1898.

## JOSEPH E. PARENT

NOTAIRE, COMMISSAIRE DE LA COUR SUPERIEURE

*Agent d'Assurances*

Prêts d'argent, Maisons et terres à vendre et à louer. Administration de propriétés,

Règlement de successions, etc.

PRES DU MARCHÉ....

....ST-JEROME

# Le Courrier des Etats-Unis

## SEUL JOURNAL D'AMERIQUE

Publiant des dépêches spéciales de son correspondant de Paris, les dépêches de France et autres pays d'Europe de tous les grands journaux de New-York ainsi que les dépêches de la presse associée de toutes les parties du monde.

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LES ETATS-UNIS ET LE CANADA

Payable invariablement d'avance

	Un An	Six mois	3 mois
Edition Quotidienne (Courrier du Dimanche compris)	\$12 60	\$6 30	\$3 40
Courrier du Dimanche (paraissant le dimanche matin)	2 50	1 50	
Edition Hebdomadaire (paraissant le mardi matin)	5 20	2 60	1 50

*Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois*

Nous engageons nos correspondants à faire leurs remises par Chèques, Traités, Mandats-Poste (Money-orders), ou Express-Money-Orders à l'ordre de

**H. P. Sampers & Co.,**

195 et 197, Fulton Street, NEW-YORK

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je, soussigné, \_\_\_\_\_  
demeurant à \_\_\_\_\_ rue \_\_\_\_\_  
comté \_\_\_\_\_ province \_\_\_\_\_  
déclare souscrire à un abonnement de \_\_\_\_\_

A

## L'EGALITE

Ci-joint \$ \_\_\_\_\_ en mandat, argent ou timbres-poste  
pour l'abonnement et la prime. Numéro de la prime désiré :

Date \_\_\_\_\_

Signature : \_\_\_\_\_

COUPON-PRIME

✠ L'Egalite ✠

---

# S. G. LAVIOLETTE

MARCHAND DE

FERRONNERIE, PEINTURES, VERNIS, FAIENCE, POTERIE, &c

Courroies pour moulins de toutes sortes, scies rondes,

Coffres-forts, Poèles, Charbon, Horloges, &c.

---

**ASSORTIMENT CONSIDERABLE DE**  
**MONTRES** des meilleures Fabriques  
à des prix défiant toute compétition

☞ M. Lavolette achète le vieux caoutchouc à raison de \$1 50 les cent livres ☞

## S. G. LAVIOLETTE

ST-JEROME

---

# The Merchants Bank of Canada

Bureau chef.....Montreal

**CAPITAL PAYE**.....**\$6,000,000**  
**FONDS de RESERVE**.....**\$3,000,000**

G. HAGUE, Gérant-général.  
THOMAS FYSHE, Gérant général adjoint.  
E. F. HEBDEN, Surintendant des succursales.

---

SUCCESSALES DANS TOUTES LES CITES ET DANS LES PRINCIPALES VILLES  
DE LA PUISSANCE DU CANADA

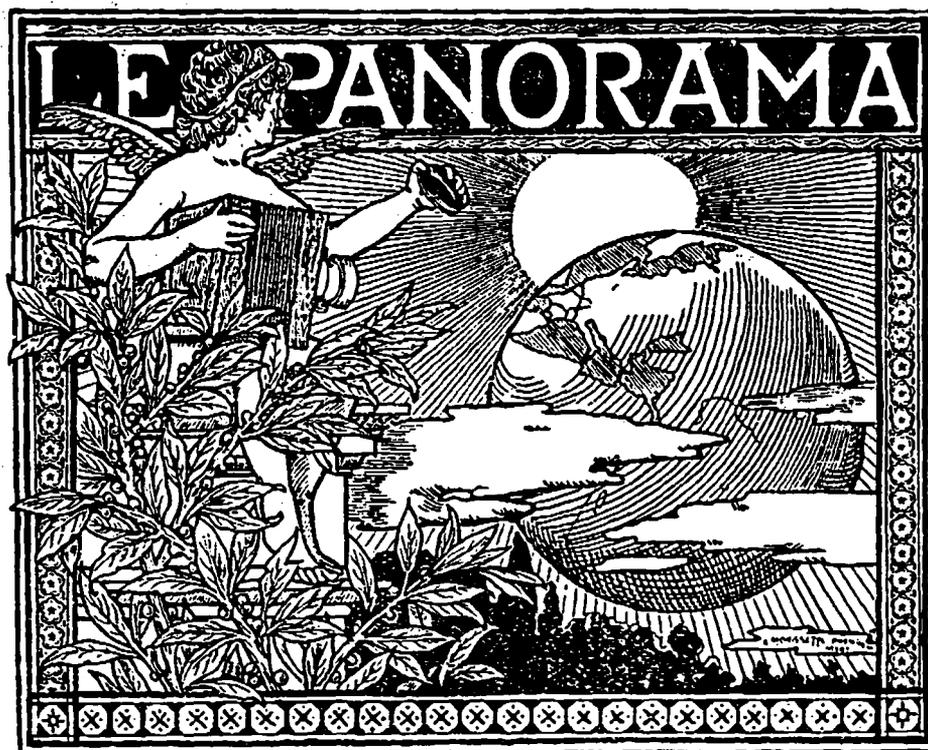
Fait toutes sortes de transactions de Banque.  
Change Anglais et Américain acheté et vendu.  
Nous escomptons les billets approuvés des manufacturiers, marchands, commerçants  
cultivateurs.

Dépôts reçus et intérêts payés au taux courant.

Lettres de crédit émises payables en Chine, au Japon et dans tous les pays du monde

**A. C. E. DELMEGE, Gerant**

Succursale de St-Jérôme



## PRIMES

**PREMIERE SÉRIE** — A tous nos abonnés pour douze, pour six et même pour trois mois, ainsi qu'à tous les lecteurs au numéro porteurs de notre coupon de prime, nous offrons un riche album du dernier

### Panorama-Salon de 1897

Le Panorama reproduit les œuvres les plus importantes, — Peinture et Sculpture — exposées en mai et juin 1897 au Palais des Champs-Élysées et du Champ de Mars, à Paris. Une notice de M. Gaston Schéfer, critique d'art, accompagne chaque gravure. Le Panorama-Salon, avec ses seize belles photogravures en teintes variées, d'un travail irréprochable et d'un goût si exquis constitue une œuvre d'art vraiment riche et digne de figurer sur la table de n'importe quel salon. Aucun journal ou revue n'a encore offert, à titre gracieux une pareille prime à ses lecteurs. Nous la donnons absolument à tout abonné d'un an, de six mois ou de trois mois qui remplira le bulletin ci-contre et nous l'adressera avec le prix de l'abonnement et 5 cents pour l'expédition de la prime franco à domicile. Nous la donnons également à tout acheteur au numéro qui détachera le coupon-prime ci-dessous et nous l'enverra avec 15 cts en argent ou en timbres. *On envoie facilement sous enveloppe de la meue monnaie renfermée dans un morceau de vieux journal.*

*Adresser lettres et mandats à M. le Directeur de l'EGALITE, à St-Jerome,*